

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 6

Artikel: Réponse d'un médecin
Autor: U.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE
 SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50
 ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
 Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Conférence de régents.

CROQUIS

— Ma'moiselle, c'est vrai qu'on a congé demain ?

— Qui t'a dit cela, mon garçon ?

— C'est Louis à la veuve qui m'a dit qu'y avait su la *Revue* qu'y avait *circonférence* de régents.

En effet, à peu de chose près, il y a *circonférence* de régents et, de bonne heure, Mademoiselle la régente est prête pour se rendre au chef-lieu de cercle.

La voilà, debout sur le seuil du collège, qui finit de boutonner ses gants. L'air digne et froid, comme il convient quand on représente à soi toute seule le ministère de l'instruction publique dans une commune, elle attend le laitier qui a promis de la prendre en passant. Du seuil de leurs étables, les paysans regardent ; les mamans en béguines apparaissent à la fenêtre.

— Vous aurez le beau, Mademoiselle. Bien du plaisir !

Tout un événement, cette conférence. Dans notre heureux pays, où la femme ne peut ni administrer ses biens, ni nommer la sage-femme, la régente a quelques-unes des attributions du sexe fort. Elle vote à la conférence ! Aussi, dans son village, est-elle regardée avec respect.

Nous voici au rendez-vous. Notre qualité de journaliste nous sert de passe-partout ; voyons donc un peu ce qui se passe dans ces fameuses conférences, où se débat le sort de notre jeunesse studieuse.

Le secrétaire vient de faire l'appel et lit le procès-verbal — que personne n'écoute du reste — et pendant ce temps chacun procède à sa petite installation.

Du côté des dames — ici c'est comme à l'église et au paradis, il y a « côté des dames » et « côté des hommes » — on ouvre son ridicule ou son petit panier et l'on sort son ouvrage. Les jeunes, celles qui ont une jolie main à faire valoir, prennent un ouvrage au crochet. — Très gentil, le crochet. — De bonnes mamans, plus prosaïques, ont tout bellement un gros bas de laine, dont elles comptent les mailles de temps à autre, tout en écoutant d'une oreille distraite.

Côté des hommes, c'est encore clairsemé. C'est de très grand genre, d'arriver un peu en retard. On est Vaudois ou on ne l'est pas. Puis, quand on arrive en retard, on fait retourner toutes les têtes et... on pince son petit effet. Dame, si vous croyez que, parce qu'on est régente, on a renoncé à toutes les vanités humaines.

Cependant, la discussion a commencé. Le pauvre projet de plan d'études, qui doit régénérer notre canton de Vaud, est déchiré à belles dents.

Hâtons-nous de le dire, ces dames discutent peu, du moins à haute voix. On n'entend pas toutes les discussions qui ont lieu à voix basse. Par contre, elles votent beaucoup. Quel plaisir d'affirmer son droit, d'avoir pour une fois au-

tant de pouvoir qu'un homme ! Quelle jouissance quand on peut se coaliser pour black-bouler une proposition masculine !

On a beau avoir la main perdue dans la laine blanche ou rose de son tricot, on la lève quand même. Et quand on vote au bulletin secret !... Voilà qui est amusant !...

Mais qu'est ceci ? Tiens, il y a beaucoup moins de places vides entre le côté hommes et le côté femmes. Quelques-uns de ces Messieurs ont émigré et vous les voyez — papillons qui ne demandent qu'à se brûler les ailes — encadrés de deux ou trois jeunes demoiselles. Que peuvent-ils bien dire de si amusant ? De temps à autre, l'une de ces demoiselles se penche sur son ouvrage ; vous pourriez croire que c'est pour cacher une rougeur compromettante. Pas du tout : c'est pour compter ses mailles. Son compte sera-t-il juste ce soir ?

Mystère !

Voici le régente *beau parleur* qui va prendre la parole... et la garder. Depuis huit jours il médite ce qu'il va improviser.

Aussi, quel succès ! En ce moment, il fonce sur Roboam et Jéroboam. Les rois de Juda et d'Israël, les prophètes, n'ont qu'à bien se tenir. Tout cela est réduit en miettes et l'orateur se rassied en clignant de l'œil.

— C'est torché, ça ! lui dit son voisin. Allons boire un verre !

Voici le régente vieux jeu et le régente nouveau jeu qui se regardent de travers. Le régente vieux jeu regrette le bon temps d'autrefois. Il se perd dans ces nouvelles méthodes qui l'ahurissent. Le régente nouveau jeu a étudié toutes les méthodes et passe sa vie à les essayer. Hier, il imitait la France, aujourd'hui, l'Allemagne. Il rêve de voir une fois toute notre marmaille coiffée du casque à pointe.

Et la discussion continue. Roboam et Jéroboam ne se sont pas relevés du coup qui leur a été porté. L'assemblée continue à hâcher et à supprimer.

Mais il y a de l'énervement dans l'air. Regardez ces aiguilles comme elles entrent rageusement dans le tricot. Tendons l'oreille un peu au hasard, de droite et de gauche.

— Comprenez-vous ces régents avec leur programme d'arithmétique ? Qu'ils viennent voir chez nous, avec nos ouvrages, si l'on peut faire tant de choses.

— Madame, vous qui avez de l'expérience, comment vous y prenez-vous pour l'addition ? Moi, je n'ai pas même un boulier.

— Oh ! moi, j'ai un cornet de noisettes ; mais, voyez-vous, mes polissons ont plus vite fait d'apprendre la soustraction que l'addition... Avez-vous eu beaucoup de cas de rougeole, cette année ?

— Pas tellement ; plutôt de la coqueluche... Mais qu'est-ce qu'on vote, maintenant ?

— Je n'en sais rien... Bah ! nous voterons l'*avis contraire*...

Deux pas plus loin :

— J'ai essayé votre recette pour la marmelade de pommes. C'est délicieux !

— N'est-ce pas ?... Dites-moi, où en êtes-vous pour la géographie ?

— Ne m'en parlez pas. Impossible de sortir du canton des Grisons. C'est la mer à boire...

Et du côté des messieurs :

— Tu sais, on fait une partie de quilles, avant de s'en aller. — Il y a du fameux 97 chez le gros Louis.

— Entendu !

Mais on en est au programme d'ouvrages. Les messieurs que le *point de surjet* et le *côté* laissent froids, sont allés à l'apéritif.

Ces dames se chamaillent un peu sur la chemise d'homme, mais on finit par se mettre d'accord.

La conférence est terminée. On a avalé beaucoup de pédagogie. Pourvu qu'on puisse la digérer.

PIERRE D'ANTAN.

Réponse d'un médecin.

Mon cher Conteur,

Je suis médecin. Mais, rassure-toi, ce n'est pas en cette qualité que je t'écris ; c'est comme vieil ami. Ceci n'est point une ordonnance et il n'y aura pas de bouteille à agiter. Nous ne voulons même pas agiter une question que tu as soulevée un peu à la légère, me semble-t-il, et sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Deux mots seulement ; ménageons la patience de tes lecteurs.

Tu nous accuses, médecins d'à présent, de croire un peu trop à la médecine. Comme tu te trompes !

Nos clients, ne t'en déplaie, y croient encore bien plus que nous. Sans cela, seraient-ils nos clients ? Ce sont eux qui, maintes fois, nous forcent pour ainsi dire à placer dans notre art plus de confiance que nous n'avions cru devoir y mettre.

Ces « pauvres patients » ont souvent une telle foi dans le médecin, qu'ils lui abandonnent tout le soin de leur guérison, oubliant, les malheureux, que, neuf fois sur dix, le concours de leur volonté et de leur énergie lui est plus nécessaire que tous les secrets de la médecine.

Quel est l'homme qui, appréhendé par quelque malandrin lui demandant la bourse ou la vie, ne se défende jusqu'à la dernière pour sauver l'une et l'autre ?

Pourquoi donc ne pas agir de même avec la maladie ? Elle aussi en veut à notre vie. C'est donc à nous tout d'abord à lui disputer. Le médecin n'est là que pour nous donner un coup de main, si besoin est.

En agissant ainsi, nous aurons bien plus de chances de sauver cette existence qui nous est si chère, du moins pour un temps, car il va sans dire qu'il y a un moment où il en faut savoir faire le sacrifice, en dépit de notre volonté, de la médecine et des médecins.

Tu le vois, mon cher Conteur, ces médecins, que tu plaisantes, ne sont point si coupables. Ils sont ce que veulent leurs clients. Tel malade, tel médecin.

Un médecin, comme un ecclésiastique, ne peut refuser ses secours. Tant qu'on lui en demande, il lui faut bien en donner. Et ce n'est pas toujours sa faute si le client ne comprend

et n'apprécie ces secours que s'ils portent des noms barbares, s'ils sont en bouteilles et qu'il les faille agiter avant de s'en servir.

Tu prétends que nous en abusons, de ces drogues. Hélas, à ce propos, qu'aurais-tu dit de nos illustres prédécesseurs du siècle de Louis XIV ? Mais, si tu n'étais pas là, il y avait Molière, et — tu ne m'en voudras pas — Molière était encore bien plus méchant que toi, mon cher *Conteur*.

A titre de curiosité, veux-tu savoir comment les Diafoirus, les Purgon de l'époque, traitèrent pendant sa dernière maladie « Monseigneur le prince de Condé, fils du vainqueur de Rocroy ? » Si Monseigneur mourut de cette maladie, certes ce ne fut pas faute de soins, ni de remèdes.

Juge toi-même. Voici quelques extraits du Mémoire des médicaments fournis au prince, mémoire rédigé par M. Biet, « premier apothicaire du Roy ». C'est à la *Nouvelle Revue* que j'emprunte ces curieux détails :

Du 22 novembre 1708. — « Quatre bouteilles de tisane de corne de cerf ; y ajouter le chiendent, de l'ordre de M. Helvétius ; plus une pinte de tisane faite avec les coings, le sucre candi et la canelle selon l'ordonnance de M. Helvétius. » — Annotation : « Propre pour fortifier l'estomac, réjouir le cœur (?), resserrer le ventre fortement. La cannelle bonne pour réveiller les esprits languissants (?) ».

Du 8 décembre suivant. — « Un pot d'opiat cordial et astringent composé avec le mastic en larmes ; le corail rouge préparé, le sang de dragon en larmes, la pierre hématite préparée, la conserve de racines de grandes consouides et le sirop de diacod (*sic*), selon l'ordonnance de MM. les médecins. » — Annotation : « Bon pour réparer les forces, pour arrêter les crachements de sang, le dévoiement et faire dormir ».

Les larmes du mastic, pas plus que celles du dragon, n'ayant rendu la santé au prince, les médecins se rabattirent sur le régime de maître Purgon, et M. Biet note avec la précision d'un teneur de livres le nombre de fois qu'il a dû exercer, auprès de l'illustre malade, la fonction la plus délicate de son humble et utile ministère.

15 mars. — « Son clystère réitéré avec l'huile d'œuf, plus, pour Monseigneur le prince, sa tisane réitérée (de corne de cerf) ; plus, son eau de pavot réitérée ; du même jour, un clystère adoucissant fait avec un jaune d'œuf au lieu d'huile, selon l'ordonnance de M. Helvétius, plus un pot de confection d'hyacinthe de deux onces. » (Avec, en note, pour fortifier le cœur et réparer les forces épuisées).

Eh bien, que dis-tu de cela ? Que diraient nos clients si nous les soumettions à pareil régime : tisane de corne de cerf, sang de dragon et mastic en larmes, etc. ?

Si nos drogues actuelles ne portent pas des noms d'oiseaux et ne sont pas précisément un régal, du moins ne se présentent-elles pas sous des appellations et sous un aspect aussi rébarbatifs que les drogues du grand siècle.

Cela dit, mon cher *Conteur*, je demeure d'accord que ni les uns ni les autres de ces remèdes n'ont pu dispenser les pauvres malades de passer dans un monde meilleur, quand pour eux l'heure avait sonné de quitter celui dans lequel nous gémissons et auquel nous tenons tant.

DOCTEUR U.

La Sophie à Branon.

La Sophie à Branon est à maitrè pè Lozena tsi on vilho monsu et sa dama, que demàoront proutse dào pài dè Tsaudéron. Et, paret que l'ài est onco prào bin.

Cé monsu est bin boun'einfant, se vo volliai, et la vilha assebin. Mâ, se la dama ne sè cord pas mau lo medzi, l'est tot parai pegnetta qu'on dianstro.

L'autro dzo, que lo monsu avai prài ses soixante, sè decida dè fèrè on petit tire-bas pè l'hotò et d'invità cauquies z'amis, qu'étiènt sè vezins et avoué quoui djuivè prào soveint ài cartès pè lo scallio ; adon, ie dese à sa fenna d'avai couson dè lao preparà oquie d'on pou destra po la nê.

La dama sè peinsà : « Que faut-te fèrè ? Lo pesson est trào tchai ; lè boutsi vo veindont lè bifetèques à dâi prix dè fou ; onna làivra cottè gros ! Pas tant d'affèrès ; coumeint cliào morfrets dè vela sont enfarattà après cliào z'osès frecassi, m'ein vè atsetà 'na dzenelhiè que mettrè couairè avoué dào riz et sarè bin la nortse se cliào monsus ne sont pas conteints ! »

Onna bouna dzenelhiè, quand l'est prào cossua et trào grasse, est oquie que n'est rein tant crouie et on pào onco s'ein relètsi lè pottès quand bin faut petsegnì qu'on dianstre après cliào z'ou ; mà tot parai l'est dào medzi que ne garni rein lo pétro et que va bin quand ia onco on part dè plliats d'oquie d'autro après : on bocon dè bajou avoué dè la campouta est bin dè meillào.

La vilhe atsité don 'na dzenelhiè que l'eut quasu po rein, kà c'ètai on petit affère que ne vaillèssai pas on pudzin, ni pi on crouie polaton et avoué cein mégro qu'on dianstro, que m'einlèvine, quand fut dèpllioumâ, se i'avai pi dè quie repètrè on tsat.

Font don couaire cliia dzenelhiè et, devant lo soupâ, la dama dese à la Sophie que coumeint cliào monsus fariènt petètrè cauquies passès quand l'ariont medzi, faillai pas manquâ dè portâ lo dju dè cartès su la trabilla.

Quand l'uront medzi, la soupâ, la dama senaillè avoué on petit grelin po fèrè portâ la dzenelhiè et la Sophie s'aminè avoué l'osé et lè cartès, que pousè decoutè lo plliat.

— Mâ ! mâ ? que fèdès-vo, Sophie ? l'ài fe la dama, vo z'é de dè portâ cliào cartès feinaimeint après, quand n'areint botsi dè soupâ, et na pas ora !

— Oh ! madama ! se repond la Sophie, y'è peinsà que, coumeint n'iaivai quasu rein à medzi à cliia dzenelhiè, cliào monsus voudriont petètrè la dju ài binocle !

Passage de la Bérésina.

(Fin.)

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes, suivant leurs différents caractères. Les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage ; plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasèrent ; dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfouaient ; déjà submergés, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'eux.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoulant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts ; dirigées par leurs conducteurs, et rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis s'entrechoquant, la plupart violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers de malheureux poussés sur

ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour. Elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écarterait pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; mais emportées çà et là par la foule, battues de ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, de l'explosion des obus, de vociférations, de gémissements, de juréments effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés ; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur lut avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianska, la multitude engourdie par le froid ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés ; le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Eblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il chariait ; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont qui croula sous eux : brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amoncèler et battre avec les glaçons contre les chevaux ; le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Eblé, et sans avoir remporté la victoire il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément, en s'écarter vers Zembin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs fentes, forment un vaste marécage ; l'armée le traverse sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.